

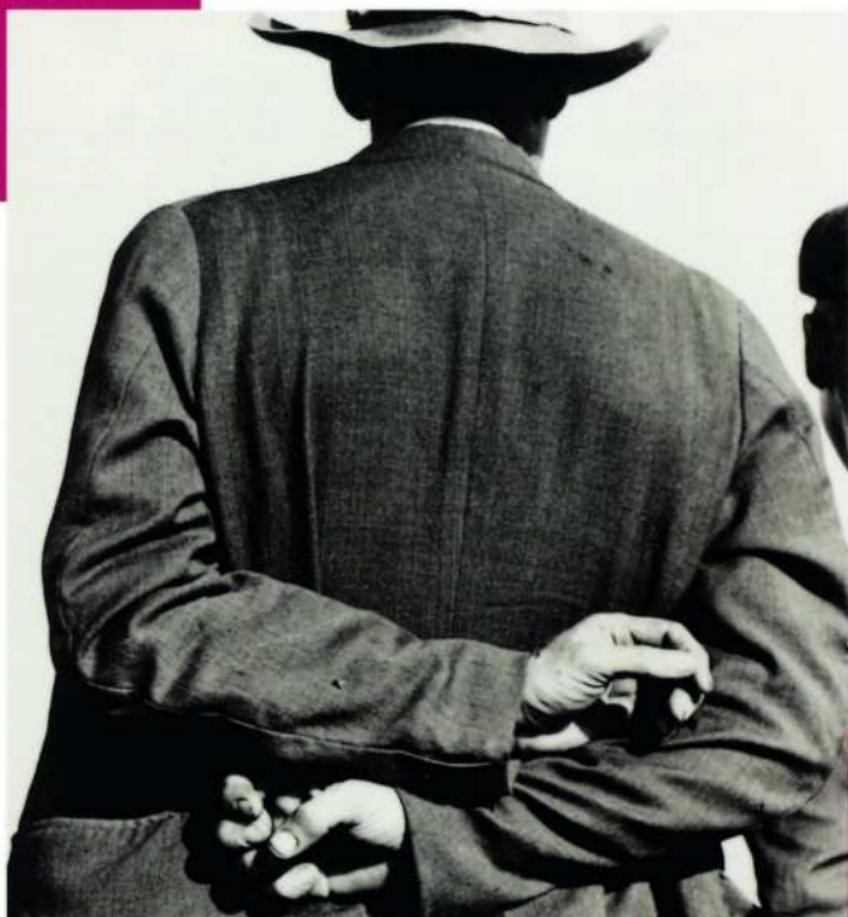
# John Steinbeck

## Des souris et des hommes

Texte intégral  
+ dossier par Magali Wiéner-Chevalier

20<sup>e</sup>  
siècle

+ Lecture d'image par Olivier Tomasini



folioplus  
classiques

Extrait de la publication



John Steinbeck

# Des souris et des hommes

Traduit de l'anglais par  
**Maurice-Edgar Coindreau**

Dossier réalisé par  
**Magali Wiéner-Chevalier**

Lecture d'image par  
**Olivier Tomasini**

**flioplus**  
**classiques**

Extrait de la publication

Agrégée de lettres classiques, **Magali Wiener-Chevalier** est née en 1973 et enseigne au collège, à Montpellier. Passionnée par l'écriture sous toutes ses formes, elle s'intéresse de près au théâtre. Chez Gallimard, elle a publié une lecture accompagnée d'*Escadrille 80* de Roald Dahl (collection « La bibliothèque Gallimard »).

Architecte et licencié de philosophie, **Olivier Tomasini** est responsable de la communication au musée de Grenoble et président de l'association « La maison de la photographie de Grenoble et de l'Isère ». À Grenoble, il a été commissaire de plusieurs expositions de photographies (« William Klein, Figures parfaites, la Nouvelle Vision en France de 1925 à 1945 », « Vues d'architectures, photographies des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles »).

Couverture : Dorothea Lange, *Dos*.  
Dorothea Lange Collection, Oakland  
Museum (USA).

© John Steinbeck, 1937.

© Éditions Gallimard, 1955

pour la traduction française  
par Maurice-Edgar Coindreau,

2005 pour la lecture d'image et le dossier.

## Sommaire

---

<b>Des souris et des hommes</b>	5
Chapitre 1	7
Chapitre 2	25
Chapitre 3	48
Chapitre 4	79
Chapitre 5	99
Chapitre 6	116
<b>Dossier</b>	
De la photographie au texte	
Analyse de <i>Dos</i> de Dorothea Lange (1935)	129
Le texte en perspective	
<i>Vie littéraire : Le roman comme peinture de la société</i>	141
<i>L'écrivain à sa table de travail : Une « pièce-roman » antique</i>	149
<i>Groupement de textes thématique : Le démon intérieur</i>	157
<i>Groupement de textes stylistique : Le dialogue</i>	169
<i>Chronologie : John Steinbeck et son temps</i>	182
<i>Éléments pour une fiche de lecture</i>	191

---



*Des souris  
et des hommes*



À quelques milles au sud de Soledad, la Salinas descend tout contre le flanc de la colline et coule, profonde et verte. L'eau est tiède aussi, car, avant d'aller dormir en un bassin étroit, elle a glissé, miroitante au soleil, sur les sables jaunes. D'un côté de la rivière, les versants dorés de la colline montent en s'incurvant jusqu'aux masses rocheuses des monts Gabilan, mais, du côté de la vallée, l'eau est bordée d'arbres : des saules, d'un vert jeune quand arrive le printemps, et dont les feuilles inférieures retiennent à leurs intersections les débris déposés par les crues de l'hiver ; des sycomores aussi, dont le feuillage et les branches marbrées s'allongent et forment voûte au-dessus de l'eau dormante. Sur la rive sablonneuse, les feuilles forment, sous les arbres, un tapis épais et si sec que la fuite d'un lézard y éveille un long crépitement. Le soir, les lapins, quittant les fourrés, viennent s'asseoir sur le sable, et les endroits humides portent les traces nocturnes des ratons laveurs, les grosses pattes des chiens des ranches, et les sabots fourchus des cerfs qui viennent boire dans l'obscurité.

Il y a un sentier à travers les saules et parmi les sycomores, un sentier battu par les enfants qui descendent des ranches pour se baigner dans l'eau profonde, battu par les vagabonds qui, le soir, descendent de la grand-route, fati-

gués, pour camper sur le bord de l'eau. Devant la branche horizontale et basse d'un sycamore géant, un tas de cendre atteste les nombreux feux de bivouac ; et la branche est usée et polie par tous les hommes qui s'y sont assis.

Au soir d'un jour très chaud, une brise légère commençait à frémir dans les feuilles. L'ombre montait vers le haut des collines. Sur les rives sablonneuses, les lapins s'étaient assis, immobiles, comme de petites pierres grises, sculptées. Et puis, du côté de la grand-route, un bruit de pas se fit entendre, parmi les feuilles sèches des sycomores. Furtivement, les lapins s'enfuirent vers leur gîte. Un héron guindé s'éleva lourdement et survola la rivière de son vol pesant. Toute vie cessa pendant un instant, puis deux hommes débouchèrent du sentier et s'avancèrent dans la clairière, au bord de l'eau verte.

Ils avaient descendu le sentier à la file indienne, et, même en terrain découvert, ils restaient l'un derrière l'autre. Ils étaient vêtus tous les deux de pantalons et de vestes en serge de coton bleue à boutons de cuivre. Tous deux étaient coiffés de chapeaux noirs informes, et tous deux portaient sur l'épaule un rouleau serré de couvertures. L'homme qui marchait en tête était petit et vif, brun de visage, avec des yeux inquiets et perçants, des traits marqués. Tout en lui était défini : des mains petites et fortes, des bras minces, un nez fin et osseux. Il était suivi par son contraire, un homme énorme, à visage informe, avec de grands yeux pâles et de larges épaules tombantes. Il marchait lourdement, en traînant un peu les pieds comme un ours traîne les pattes. Ses bras, sans osciller, pendaient balants à ses côtés.

Le premier homme s'arrêta net dans la clairière, et son compagnon manqua de lui tomber dessus. Il enleva son chapeau et en essuya le cuir avec l'index qu'il fit claquer pour en faire égoutter la sueur. Son camarade laissa tomber ses

couvertures et, se jetant à plat ventre, se mit à boire à la surface de l'eau verte. Il buvait à grands coups, en renâclant dans l'eau comme un cheval. Le petit homme s'approcha de lui nerveusement.

— Lennie, dit-il sèchement, Lennie, nom de Dieu, ne bois pas tant que ça.

Lennie continuait à renâcler dans l'eau dormante. Le petit homme se pencha et le secoua par l'épaule.

— Lennie, tu vas te rendre malade comme la nuit dernière.

Lennie plongea toute la tête sous l'eau, y compris le chapeau, puis il s'assit sur la rive, et son chapeau s'égoutta sur sa veste bleue et lui dégouлина dans le dos.

— C'est bon, dit-il. Bois-en un peu, George. Bois-en une bonne lampée.

Il souriait d'un air heureux.

George détacha son ballot et le posa doucement par terre.

— J'suis point sûr que cette eau soit bonne, dit-il. Elle m'a l'air d'avoir de l'écume.

Lennie trempa sa grosse patte dans l'eau et, agitant les doigts, la fit légèrement éclabousser. Des cercles s'élargirent jusque sur l'autre rive et revinrent vers leur point de départ. Lennie les observait.

— Regarde, George, regarde ce que j'ai fait.

George s'agenouilla sur le bord de l'eau et but dans sa main, à petits coups rapides.

— Au goût, elle a l'air bonne, admit-il. Pourtant, elle n'a pas l'air courante. Tu devrais jamais boire d'eau qu'est pas courante, Lennie, dit-il d'un ton découragé. Tu boirais dans un goût si t'avais soif.

Il se jeta de l'eau à la figure, et se débarbouilla, avec la main, sous le menton et autour de la nuque. Puis il remit son chapeau, s'éloigna un peu du bord de l'eau, releva les

genoux qu'il entoura de ses deux bras. Lennie, qui l'avait observé, imita George en tout point. Il se recula, remonta les genoux, les prit dans ses mains et regarda George pour voir s'il avait bien tout fait comme il fallait. Il rabattit un peu plus son chapeau sur ses yeux, afin qu'il fût exactement comme le chapeau de George.

George, mélancoliquement, regardait l'eau. Le soleil lui avait rougi le bord des yeux. Il dit, furieux :

— Nous aurions pu tout aussi bien rouler jusqu'au ranch, si ce salaud de conducteur avait su ce qu'il disait. « Vous avez plus qu'un petit bout de chemin à faire sur la grand-route, qu'il disait, plus qu'un petit bout de chemin. » Bon Dieu, près de quatre milles, c'est ça qu'il y avait. Seulement, la vérité, c'est qu'il n'aurait pas s'arrêter à la grille du ranch. Bien trop feignant pour ça. J'me demande s'il n'croit pas au-dessous de lui de s'arrêter à Soledad. Il nous fout dehors, et puis il dit : Plus qu'un petit bout de chemin sur la grand-route ! J'parie qu'il y avait plus de quatre milles. Il fait bougrement chaud.

Lennie le regardait timidement.

— George ?

— Oui, qué que tu veux ?

— Où c'est-il qu'on va, George ?

D'une secousse le petit homme rabattit le bord de son chapeau et jeta sur Lennie un regard menaçant.

— Alors, t'as déjà oublié ça, hein ? Il va falloir encore que je te le redise ? Nom de Dieu, ce que tu peux être con tout de même !

— J'ai oublié, dit Lennie doucement. J'ai essayé d'pas oublier. Vrai de vrai, j'ai essayé, George.

— C'est bon, c'est bon. J'vais te l'redire : J'ai rien à faire. Autant passer mon temps à te dire les choses, et puis tu les oublies, et puis faut que je te les redise.

— J'ai essayé et essayé, dit Lennie, seulement ça a servi de rien. J'me rappelle les lapins, George.

— Fous-moi la paix avec tes lapins. Y a que ça que tu peux te rappeler, les lapins. Allons ! Maintenant, écoute, et, cette fois, tâche de te rappeler pour qu'on ait pas des embêtements. Tu te rappelles quand t'étais assis sur le bord du trottoir, dans Howard Street, et que tu regardais ce tableau noir ?

Un sourire ravi éclaira le visage de Lennie.

— Pour sûr, George, que j'me rappelle ça... mais... qu'est-ce qu'on a fait après ? J'me rappelle qu'il y a des femmes qu'ont passé et que t'as dit... t'as dit...

— T'occupe pas de ce que j'ai dit. Tu te rappelles que nous sommes allés chez Murray and Ready, et qu'on nous y a donné des cartes de travail et des billets d'autobus ?

— Oui, bien sûr, George, je m'rappelle ça, maintenant. Ses mains disparurent brusquement dans les poches de côté de sa veste.

Il dit doucement :

— George... J'ai pas la mienne. J'dois l'avoir perdue.

Désespéré, il regardait par terre.

— Tu l'as jamais eue, bougre de couillon. Je les ai toutes les deux ici. Tu te figures que j'te laisserais porter ta carte de travail ?

Lennie fit une grimace de soulagement.

— Je... je croyais que j'l'avais mise dans ma poche.

Sa main disparut de nouveau dans sa poche.

George lui jeta un regard aigu.

— Qu'est-ce que tu viens de tirer de cette poche ?

— Y a rien dans ma poche, dit Lennie, avec astuce.

— Je l'sais bien. Tu l'as dans ta main. Qu'est-ce que t'as dans la main, que tu caches ?

— J'ai rien, George. Bien vrai.

— Allons, donne-moi ça.

Lennie tenait sa main fermée aussi loin que possible de George.

— C'est rien qu'une souris, George.

— Une souris? Une souris vivante?

— Euh... Rien qu'une souris morte, George. J'l'ai pas tuée. Vrai! J'l'ai trouvée. J'l'ai trouvée morte.

— Donne-la-moi! dit George.

— Oh! laisse-la-moi, George.

— *Donne-la-moi!*

La main fermée de Lennie obéit lentement. George prit la souris et la lança de l'autre côté de la rivière, dans les broussailles.

— Qu'est-ce que tu peux bien faire d'une souris morte?

— J'pouvais la caresser avec mon pouce pendant qu'on marchait, dit Lennie.

— Ben, tu te dispenseras de caresser des souris quand tu marches avec moi. Tu te rappelles où on va maintenant?

Lennie eut l'air étonné, puis confus; il se cacha la figure sur les genoux.

— J'ai encore oublié.

— Nom de Dieu! dit George avec résignation. Eh bien, écoute, nous allons travailler dans un ranch comme celui d'où nous venons, dans le Nord.

— Dans le Nord?

— À Weed.

— Oh! oui. Je m'rappelle. À Weed.

— Ce ranch où nous allons est là, tout près, à environ un quart de mille. On va entrer voir le patron. Maintenant, écoute... Je lui donnerai nos cartes de travail, mais tu ne diras pas un mot. Tu resteras là sans rien dire. S'il s'aperçoit combien que t'es idiot, il nous embauchera pas, mais s'il te voit travailler avant de t'entendre parler, ça ira. T'as compris?

— Pour sûr, George, pour sûr, que j'ai compris.

— C'est bon. Alors, quand on ira trouver le patron, qu'est-ce que tu feras ?

— Je... je... — Lennie réfléchissait. Son visage se tendait sous l'effort de la pensée. — Je... j'dirai rien. J'resterai là, comme ça.

— Bravo. C'est très bien. Répète ça deux ou trois fois pour être sûr de pas l'oublier.

Lennie murmura en lui-même doucement :

— J'dirai rien... J'dirai rien... J'dirai rien.

— Bon, dit George. Et puis, tu tâcheras aussi d'pas faire des vilaines choses comme t'as fait à Weed.

Lennie avait l'air étonné :

— Comme j'ai fait à Weed ?

— Oh ! t'as donc oublié ça aussi, hein ? Ben, j'te le rappellerai pas, de peur que tu le fasses encore.

Une lueur d'intelligence apparut sur le visage de Lennie.

— On nous a chassés de Weed, dit-il dans une explosion de triomphe.

— On nous a chassés, j't'en fous, dit George avec dégoût. C'est nous qui nous sommes sauvés. On nous a cherchés, mais on ne nous a pas trouvés.

Lennie ricana joyeusement.

— Ça, j'l'ai pas oublié, j't'assure.

George s'allongea sur le sable et mit ses mains sous sa tête, et Lennie l'imita, levant la tête pour voir s'il faisait bien les choses comme il fallait.

— Bon Dieu, tu peux dire que t'es dérangeant, dit George. Si j't'avais pas à mes trousses, j'pourrais me débrouiller si bien, et si facilement. J'pourrais avoir une vie si facile, et avoir une femme, peut-être bien.

Lennie resta un moment étendu, tranquille ; puis, il dit, plein d'espoir :

— On va travailler dans un ranch, George.

— Très bien. T'as compris ça. Mais nous allons dormir ici, parce que j'ai mes raisons.

Le jour tombait vite maintenant. Seul, le sommet des monts Gabilan flambait encore aux rayons du soleil qui avait quitté la vallée. Un serpent ondula dans l'eau, la tête dressée comme un petit périscope. Les roseaux s'agitaient faiblement au fil du courant. Au loin, vers la grand-route, un homme cria quelque chose, et un autre homme lui répondit. Les branches des sycomores frémirent sous une brise légère qui s'éteignit immédiatement.

— George, pourquoi qu'on n'va pas au ranch pour chercher à souper? On donne à souper dans le ranch.

George roula sur le côté.

— Pas la moindre raison pour toi. Moi je m'plais ici. Demain, on ira travailler. J'ai vu des machines à battre en venant. Ce qui prouve qu'il faudra charrier des sacs de grains, se faire péter les boyaux. Cette nuit, j'vais rester ici même, couché sur le dos. J'aime ça.

Lennie se mit à genoux et regarda George.

— Alors, on n'va pas manger?

— Si, bien sûr, si tu vas m'chercher du bois mort. J'ai trois boîtes de haricots dans mon ballot. Prépare le feu. J'te donnerai une allumette quand t'auras amassé le bois. Ensuite, on fera cuire les haricots et on dînera.

Lennie dit :

— Les haricots, j'les aime avec du coulis de tomates.

— Oui, ben on n'en a pas de coulis de tomates. Va chercher du bois. Et puis, ne va pas vadrouiller. Il va faire noir dans pas longtemps.

Lennie se remit debout lourdement et disparut dans les fourrés. George resta étendu où il était et sifflota doucement en lui-même. Dans la direction que Lennie avait prise des bruits d'éclaboussement sortirent de la rivière. George s'arrêta de siffler et écouta.

— Pauvre bougre, dit-il doucement, et il se remit à siffler.

Bientôt Lennie revint à travers les broussailles. Il ne portait qu'un petit morceau de saule dans la main. George se mit sur son séant.

— Ça va, dit-il brusquement, donne-moi cette souris !

Lennie se livra à une pantomime d'innocence compliquée.

— Quelle souris, George ? J'ai pas d'souris.

George tendit la main.

— Allons, donne-la-moi. Faut pas me la faire.

Lennie hésita, recula, jeta un regard éperdu vers la ligne des fourrés, comme s'il songeait à recouvrer sa liberté en s'enfuyant. George lui dit froidement :

— Tu vas me donner cette souris, ou bien c'est-il que tu veux mon poing sur la gueule ?

— Te donner quoi, George ?

— Tu le sais foutre bien. Je veux cette souris.

À contrecœur, Lennie chercha dans sa poche. Sa voix chevrotait légèrement.

— J'sais pas pourquoi j'peux pas la garder. Elle n'est à personne, cette souris. J'l'ai pas volée. J'l'ai trouvée morte sur le bord de la route.

La main de George restait impérieusement tendue. Lentement, comme un terrier qui ne veut pas rapporter la balle à son maître, Lennie s'approcha, recula, s'approcha encore. George fit claquer sèchement ses doigts, et à ce bruit, Lennie lui mit la souris dans la main.

— J'faisais rien de mal avec elle, George. J'faisais rien que la caresser.

George se leva et jeta la souris aussi loin qu'il put dans l'ombre des fourrés, puis il s'approcha de l'eau et se lava les mains.

— Bougre d'idiot. Tu pensais que j'verrais pas que t'avais

les pieds mouillés, là où que t'as traversé la rivière pour aller la chercher ?

Il entendit Lennie pleurnicher et il se retourna vivement.

— V'là que tu brailles comme un bébé ! Nom de Dieu ! Un grand gars comme toi !

La lèvre de Lennie tremblotait, et il avait les yeux pleins de larmes.

— Oh ! Lennie !

George posa la main sur l'épaule de Lennie.

— Je l'ai pas prise pour être méchant. Cette souris est pas fraîche, Lennie, et en plus, tu l'as toute abîmée à force de la caresser. T'as qu'à trouver une autre souris, une fraîche, et j'te permettrai de la garder un petit peu.

Lennie s'assit par terre et baissa la tête tristement.

— J'sais pas où il y en a, des souris. J'me rappelle une dame qui m'en donnait... toutes celles qu'elle attrapait. Mais cette dame n'est pas là.

George se moqua.

— Une dame, hein ? Tu te rappelles même pas qui c'était, cette dame. C'était ta propre tante Clara. Et elle a cessé de te les donner. Tu les tuais toujours.

Lennie le regarda tristement.

— Elles étaient si petites, dit-il pour s'excuser. J'les caressais, et puis bientôt, elles me mordaient les doigts, alors, je leur pressais un peu la tête, et puis elles étaient mortes... parce qu'elles étaient si petites. George, j'voudrais bien qu'on les ait bientôt, les lapins. Ils n'sont pas si petits.

— Fous-moi la paix avec tes lapins. On n'peut même pas te confier des souris vivantes. Ta tante Clara t'a donné une souris en caoutchouc, mais t'en as jamais fait de cas.

— Elle était pas agréable à caresser, dit Lennie.

Les feux du crépuscule s'élevaient au-dessus du sommet des montagnes, et l'obscurité tombait dans la vallée. Sous les saules et les sycomores, les ténèbres étaient presque

complètes. Une grosse carpe monta à la surface de l'eau, prit une gorgée d'air, puis se renfonça mystérieusement dans l'eau noire, laissant des cercles s'élargir sur l'eau. Au-dessus d'eux, les feuilles recommencèrent à frémir, et des houppettes de graines de saules s'envolèrent et allèrent se poser à la surface de l'eau.

— Et ce bois, tu vas aller le chercher ? demanda George. Y en a toute une pile derrière ce sycomore. Des débris d'inondation. Va le chercher.

Lennie passa derrière l'arbre et rapporta une brassée de rameaux et de feuilles mortes. Il les jeta en tas sur le monceau de vieilles cendres et il retourna en chercher davantage. La nuit était presque venue. Des ailes de tourterelle sifflèrent au-dessus de l'eau. George s'approcha du tas de bois et alluma les feuilles sèches. La flamme crépita parmi les brindilles et s'étendit. George défit son ballot et en sortit trois boîtes de haricots en conserve. Il les mit debout autour du feu, tout près de la braise, mais sans toutefois qu'elles touchassent la flamme.

— Y a des haricots pour quatre hommes là-dedans, dit George.

De l'autre côté du feu, Lennie l'observait. Il dit patiemment.

— Moi j'les aime avec du coulis de tomates.

— Eh bien, on n'en a pas, dit George avec colère. T'as toujours envie de ce qu'on n'a pas. Bon Dieu, si j'étais seul, ce que la vie serait facile ! J'pourrais me trouver un emploi et travailler. J'aurais pas d'embêtements. Pas la moindre difficulté, et, à la fin du mois, j'pourrais prendre mes cinquante dollars, et m'en aller faire ce que je voudrais en ville. Même, que j'pourrais passer toute la nuit au claque. J'pourrais manger où je voudrais, à l'hôtel ou ailleurs, et commander tout ce qui me viendrait à l'idée. Et je pourrais faire ça tous les

mois. M'acheter un gallon de whiskey, ou ben aller dans un café jouer aux cartes ou faire un billard.

Lennie s'agenouilla et, par-dessus le feu, observa la colère de George. Et la terreur lui crispait le visage.

— Et qu'est-ce que j'ai? continua George furieusement. J'ai toi! Tu n'peux pas garder un métier, et tu me fais perdre toutes les places que je trouve. Tu passes ton temps à me faire balader d'un bout du pays à l'autre. Et c'est pas encore ça le pire. Tu t'attires des histoires. Tu fais des conneries, et puis il faut que je te tire d'affaire.

Sa voix s'élevait, était presque un cri.

— Bougre de loufoque! Avec toi, j'sors pas du pétrin.

Il se mit alors à parler comme font les petites filles quand elles s'imitent les unes les autres.

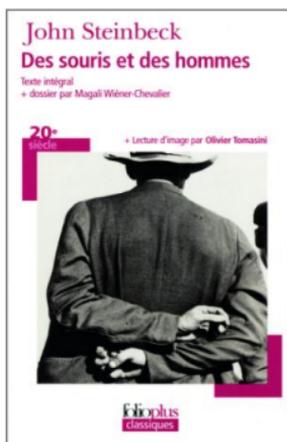
— J'voulais rien que lui toucher sa robe à cette fille... j'voulais rien que la caresser comme si c'était une souris... Comment foutre voulais-tu qu'elle sache que tu voulais rien que lui toucher sa robe? Elle fait un bond en arrière, et tu te cramponnes à elle comme si c'était une souris. Elle gueule, et puis il faut que nous restions cachés toute la journée dans un fossé d'irrigation avec un tas de types à nos trousses. Et puis après, il a fallu se faufiler dans le noir et quitter le pays. Et tout le temps quelque chose comme ça... tout le temps. Si seulement j'pouvais te foutre dans une cage avec un million de souris et te laisser t'amuser à ton aise.

Sa colère tomba brusquement. Par-dessus le feu, il regarda la figure angoissée de Lennie, puis, honteux, il baissa les yeux vers les flammes.

Il faisait assez noir maintenant, mais le feu éclairait les troncs des arbres et les branches qui formaient voûte au-dessus d'eux. Lennie rampa lentement et prudemment autour du feu jusqu'à ce qu'il fût tout près de George. Il s'accroupit sur ses talons. George tourna les boîtes de

133783

Extrait de la publication



# Des souris et des hommes John Steinbeck

Cette édition électronique du livre  
*Des souris et des hommes* de John Steinbeck  
a été réalisée le 28 juin 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070306473 - Numéro d'édition : 233925).

Code Sodis : N53229 - ISBN : 9782072474460  
Numéro d'édition : 244792.